

MELANGES RELIGIEUX.

MONTREAL, VENDREDI, 25 JUIN 1852.

PREMIERE PAGE: — Convenances sociales... FEUILLETON: — LE MONTAGNARD OU LES DEUX REPUBLIQUES: — 1793-1848. — Seconde partie: 1848. — (Suite.)

OBITUAIRE.

On lit dans le Journal de Québec: "Nous avons la douleur d'annoncer que le cherge a fait une nouvelle perte dans la personne de M. Joseph-Edmond Martineau, missionnaire de la Grande Rivière, dans le district de Gaspé, décédé le 11 du courant, victime d'un accident. Chargé de cette nouvelle mission, ce jeune prêtre avait entrepris la construction des édifices nécessaires au culte, et il a été écrasé par une pile de planches destinées à ces bâtisses. Il appartenait à la circonscription ecclésiastique de Saint-Michel et à l'assistent d'une messe pour les prêtres défunts."

M. Martineau était de plus membre de la congrégation du Séminaire de Nicolet.

La Fête Nationale.

Rien ne manquait hier pour rendre belle et digne en tout de son objet la grande fête nationale de la St. Jean Baptiste. Un soleil magnifique, une température agréable, une affluence extraordinaire de canadiens de tout rang, de tout âge, défilant en cortège dans les grandes rues de la cité, au retentissement prolongé d'une musique éclatante, des bandes, des pavillons et des banneroles aux vives couleurs recraient partout la vue, la jeunesse enfin qui, des bancs de l'école, accourait, elle aussi, à la fête religieuse d'abord, puis à la réjouissance nationale qui en était le complément, tout présentait un ensemble parfait auquel ne manquait même pas l'expression du sentiment joyal et patriotique empreinte sur toutes les physionomies. Nous entrons inutilement dans le détail de l'itinéraire suivi dans cette procession par la société St. Jean Baptiste: Le 24 juin a été chômé à Montréal avec l'éclat et les sentiments convenables à la solennité; c'est là ce fait que nous constatons, et celui qui nous fait connaître les sections des autres localités qui honorent, ainsi que nous, la consécration de cette date mémorable.

La grand-messe chantée à l'église paroissiale a été remarquablement solennelle; l'orchestre des étudiants du collège de Montréal et leurs chants harmonieux, en étaient peut-être l'accompagnement le plus beau, et certainement le plus propre à faire harmoniser le sentiment religieux avec la grandeur de la fête.

Le sermon de circonstance a été prêché par le rév. M. Désaulniers, du collège de St. Hyacinthe, qui, au jugement des personnes qui ne l'avaient point encore entendu, s'est élevé en cette occasion au rang de dialecticien instruit et d'orateur capable.

NOUVELLES D'EUROPE.

Le Niagara, arrivé avant-hier à New-York, n'apporte aucune nouvelle d'un haut intérêt, au plûtôt le télégraphe ne dit qu'un mot de deux ou trois faits notables que nos journaux de Paris nous montrent en cessant en état de reproduire avec détail.

On a saisi dernièrement en France une portion importante du domaine des héritiers d'Orléans, en vertu du décret de confiscation. Ce décret lui-même devrait être prochainement discuté en séance du Conseil d'Etat. La distribution des Aigles, qui avait eu lieu à Toulon avec grand apparat, s'est effectuée paisiblement dans la ville de Strasbourg. La

température à toutes les latitudes de France, était fort belle.

Il est bruit de l'expulsion de toute la population catholique d'un canton suisse, dont un décret des radicaux aurait confisqué les biens. Cette mesure, qu'on n'aurait prise qu'à une majorité de deux voix, a produit de l'agitation et un profond mécontentement dans la république.

LA JEUNE DÉMOCRATIE. — La manie politique qui s'est donnée ce nom en l'accablant à notre époque, est aussi ancienne que le monde, et n'est point conséquemment l'un des caractères spéciaux du dix-neuvième siècle. Quelques démocrates peuvent sourire à cette observation, eux qui se croient appelés à rejeter la civilisation à l'aide de lieux communs emphatiques et d'oripeaux de toute sorte qui n'ont plus l'ombre de jeunesse. La démocratie bien entendue professe une aversion décidée contre toute opposition honnête et toute réforme équitale; mais dans le nombre de ses adeptes, il s'en trouve que les inspirations du bon sens contraignent à des élans de franchise qui restent comme des échafauds précieux du génie démocratique de notre temps. Voici ce que le Democratic Review, feuille radicale des Etats-Unis très opiniâtre dans ses entêtements, confesse de la méchanceté de cette démocratie, autrement appelée radicalisme: "Et qu'est-ce que la liberté? La seule définition qui ne soit pas dépourvue de sens, est celle-ci: "L'absence de tout frein." Dans ce système le droit de légiférer n'a de base que la nécessité absolue et le meilleur gouvernement est celui qui gouverne le moins." Puis, lorsque les dictateurs même les plus arbitraires permettent ordinairement tous les actes qui leur semblent bons, nous (les démocrates) professons que le seul critérium par lequel on puisse reconnaître qu'un gouvernement est libre, est la latitude donnée aux actions mauvaises, et que la liberté civile peut être définie le droit constitutionnel de faire le mal. Qu'est-ce que la liberté de la presse, si ce n'est le droit de répandre les doctrines mauvaises et pernicieuses? — ou la liberté de la parole, si ce n'est le droit de les énoncer? Qu'est-ce que la liberté en religion, si ce n'est le droit de s'adonner à un culte faux? — la liberté de conduite, si ce n'est le droit de hanter les lieux suspects? — la liberté de résidence, si ce n'est le droit de se livrer à un commerce illicite? Et cependant l'on maintient pour vraie cette proposition que le droit de mal faire en toutes ces choses, et en tout autre cas possible, est la condition essentielle de tout développement réel, du vrai bonheur, et du progrès qui mène à la richesse."

Il a plu au journal l'Avenir de prétendre que les Melanges ne représentent point les opinions du parti réformiste, par ce que, dit la feuille, "les Melanges ont été créés pour un but religieux." L'idée ne laisse pas que d'être fautive et le raisonnement pitoyable. Notre position dans la presse gêne peut-être les calculs de l'Avenir, néanmoins cette position existe, et des dévotieux ne la détruiront pas. Nous avons même la prétention d'y tenir autant qu'il le faut.

Sur ce fait cependant de la portée spécialement politique des Melanges, nous aimons à citer les représentations pleines de sens de notre confrère de la Minerve en réponse à la singulière assertion du journal républicain: — "Les Melanges ont toujours eu en effet un but religieux et ils le poursuivent encore; mais ils n'en sont pas moins pour cela un journal politique; ils le proclament dans leur titre. Ils sont politiques par le seul caractère de leur rédaction, et ils sont, quoique sans engagement de leur part, l'un des organes du parti réformiste, lorsque, de concert avec la Minerve, ils défendent les principes et les droits du parti réformiste. Les Melanges sont de fait et de droit un journal politique, et cela ne peut les empêcher d'être l'organe du clergé, puisque la cause qu'ils soutiennent ne répugne nullement aux principes sociaux, aux principes politiques conformes à la justice et aux véritables intérêts de la nation, parce que le clergé lui-même reconnaît et approuve les actes et les principes qui ont cette tendance. Le journal de Québec qui se donne pour organe du clergé ne cesse pas d'être journal politique, pour quoi les Melanges, quoique premier organe du clergé Canadien, ne seraient-ils pas considérés comme journal politique? Serait-ce parce qu'il a pu au Gérald d'en décider autrement?"

Les principes de M. le Général lui interdisent de se préjuger aussi lestement, et il se

ravisera si la liberté de penser lui en dit quelque chose. Si le droit de penser nous appartient, pourquoi nos amis ou plus généralement, les approbateurs des principes dont nous entreprenons la défense, n'auraient-ils pas celui de nous considérer comme l'organe de ces principes, puisqu'en effet en ce cas nous le sommes? — Quant à ceux qui veulent proscrire des journaux religieux la politique, expressément pour défranchiser un journal dont l'influence, à raison des idées d'ordre qu'il défend, leur porte ombrage, nous n'avons pas besoin de leur redire ici tout ce qu'un pareil exclusivisme a de comique et d'infiniment petit pour des promoteurs de liberté sans limite et des fondateurs du pouvoir sans vergogne. Mais, pour qu'ils puissent entendre à quel point ils se méprennent à l'endroit de la simple équité, nous rappellerons aux feuilles républicaines qui paraissent entretenir ce sentiment, que l'une d'elles s'est bien permis de "se mêler du Pape" en le citant, on ne sait trop pour quel motif d'utilité sociale, à son obscure tribune de peuple. Lors donc qu'elle nous reproche l'expression de notre sentiment en matière politique, cette feuille était-elle conséquente avec elle-même?

Un autre journal républicain, domaint, il y a peu de jours, un article sur les Lieux-Saints, ayant, par conséquent, un caractère religieux. C'était bien là un mélange de religion et de politique. La bonne feuille qui nous reprochait tant naguère de réunir la politique à la religion, n'y pensait réellement pas! — Qu'aurait-elle maintenant à nous dire, sinon que ce qui est bonnet blanc pour nous n'est que blanc bonnet pour elle?

Sérieusement, nous désirons en finir sur ce chapitre. Or, comme cette question est encore à l'état de mystère pour quelques-uns, nous leur apprendrons charitablement l'inévitable alternative pour toute feuille politique d'être "religieuse, par le fond au moins, lors qu'elle n'est pas spécialement par l'objet qu'elle désire atteindre. Notre but sera de faire voir à quelle absurdité finale conduit l'idée de la politique sans la religion dans un journal, afin que l'on soit moins étonné de l'intérêt qu'un journal religieux peut prendre aux choses à jour discussions de la politique.

COMTE DES DEUX-MONTAGNES. — L'élection qui aura lieu prochainement dans ce comté par suite du décès de M. Scott, a déjà fourni aux esprits des démocrates une occasion de nouvelles intrigues dans l'intérêt de M. L. J. Papineau. Nous ignorons si ce monsieur aspire à la représentation qu'on lui prépare, mais nous ne le croyons pas. Cependant, de jeunes amis se sont rendus sur les lieux pour rallier autant que possible en sa faveur une majorité des voix. On assure, d'un autre côté, qu'il doit y avoir un ou même plusieurs aspirants à la représentation du comté des Deux-Montagnes, et la Minerve cite M. Montmarquet, de Carillon, pour l'un des candidats.

On lit dans le Canadien du 21 juin: — "EMIGRATION EN AUSTRALIE. — Malgré la distance, les ennemis et les dangers d'un emprisonnement de six mois dans les flancs ou sur le pont d'un navire ballotté par les vents et les flots si rudes mers inconnues, et en traversant le climat brûlant de la zone torride, le mouvement d'émigration de ces colonies septentrionales vers les antipodes, à la recherche de l'or, est continué. Deux jeunes hommes de cette ville, MM. William Hummel et Patrick M. Kogan, sont partis d'ici vendredi soir, sur le vapeur Québec, en route pour l'Australie, ayant engagé leur passage à bord du navire américain Revenue, qui doit laisser New York le 28 du courant pour le nouvel Eldorado. On dit qu'un parti nombreux devant laisser Montréal aujourd'hui pour la même destination. Les journaux du Haut-Canada nous apprennent aussi que beaucoup de personnes se préparent à émigrer de divers endroits de cette section de la province aux régions aurifères de l'Australie. Le Recorder de Brockville de jeudi dernier, entre autres, dit que deux ou trois jeunes gens de ce village y vont tenter fortune. Nous apprenons que les amateurs du Revenue vont expédier sous peu un autre bâtiment.

"Mais c'est dans les provinces de l'Est que le mouvement est d'une activité approchante la celle qu'il a dans la Grande-Bretagne, dans les Etats-Unis et même en Californie. Un brick a récemment fait voile de Sidney (Cap-Breton), avec ses propriétaires et 130 passagers pour la ville de même nom dans l'Amérique du sud: deux bâtiments se disposent à partir de l'île du Prince Edouard et ont pour la même destination; les journaux d'Halifax et de Yarmouth (Nouvelle-Ecosse) ont annoncé le départ prochain de plusieurs; et il s'est formé à Saint Jean (Nouveau-Brunswick) une "compagnie australienne" dont un avis publié dans les journaux de cette ville convoquait les actionnaires pour mercredi dernier."

Le Dr. J. M. Cramp, ci-devant de Montréal, écrit au Christian Messenger d'Halifax la relation suivante touchant une catastrophe arrivée dernièrement dans la Baie de Fundy, où sept personnes périrent ensemble dans les eaux, au retour d'une excursion scientifique au cap Blomidon, près Windsor, Nouvelle-Ecosse. M. Very, pasteur baptiste, se trouvait avec elles et partagea leur sort ainsi qu'un M. Chapman, professeur au collège d'Acadia. M. Cramp, lui-même l'un des professeurs de cette institution, raconte ainsi le fatal accident dont les autres victimes étaient des étudiants d'Acadia College, moins un seul qui était l'un des deux bateliers conducteurs de l'expédition:

"Après vous avoir transmis ce matin ma dépêche par le télégraphe, j'ai obtenu des renseignements complets sur la catastrophe qui a répandé les regrets les plus et le deuil parmi les membres de notre communauté dans ces provinces, et je me hâte de vous les transmettre.

"Le frère Very, qui avait le goût des recherches géologiques, est le désir de se procurer des spécimens au Cap Blomidon, si connu déjà pour être l'endroit que le professeur Chapman aimait de préférence pour le même objet. Ceux-ci convinrent de former un parti pour s'y rendre, et quatre des étudiants: Benjamin Rand, Anthony L. Phalon, M. Henry King, et William L. Grant, consentirent à le suivre. Et il avait de plus avec eux deux bateliers, George Benjamin et Peter Caldwell. Le récit suivant de leur désastre est en substance celui qu'en a donné Benjamin, le seul survivant de la bande.

"Ils avaient quitté Wolfville hier (7 juin), à près de cinq heures du matin. Le temps était alors superbe. Ils mirent trois heures à fournir le trajet jusqu'au Cap, où les messieurs étant débarqués, y demeurèrent jusqu'à midi. Le vent s'éleva un peu avant leur départ, mais il se calma lorsqu'ils se trouvèrent entre le Cap et Long Spill. Il fraîchit de nouveau dès qu'ils furent à mi-distance de ce dernier point et tomba davantage au sud, soufflant fort de l'avant, et les faisant reculer vers Long Island. Ayant tiré de bord, ils prirent la direction de traverser vers Cornwallis; en revenant sur la seconde bordée, ils pointèrent du côté de Long Island dans le dessein d'y prendre terre, le vent ayant tenté. Parvenus à près d'un demi-mille de l'île, une mer heurtée l'embarcation et l'emplit à moitié; cependant ils virent à bout de la vider presque totalement, et s'étant mis au vent, ils résolurent de le rebouter afin de contourner l'île par derrière. Ce fut alors (il était environ quatre heures) qu'un gros mer les atteignit et les submergea aussitôt. La chaloupe sombra rapidement et repartit la quille au vent. Tous, à l'exception de Grant (qui disparut sans retour) et du professeur Chapman, se cramponnèrent à la chaloupe, s'efforçant d'y prendre position, lorsqu'elle roula tout-à-fait sur elle-même et présenta de nouveau sa quille au-dessus des vagues. A ce moment, Rand et King étaient perdus. Les quatre qui restaient se retinrent toujours à la chaloupe; deux ou trois fois ils lâchèrent prise, puis s'y rattrapèrent encore. Enfin Caldwell et Phalon furent enlevés pour jamais à leur tour. M. Very fut bientôt emporté lui-même, mais il regagna la chaloupe à la nage, aidé de Benjamin. Pendant dix ou quinze minutes il tint ferme à l'arrière de la chaloupe, lorsque trois mers successives les ayant enveloppés, M. Very cessa tout-à-fait de reparaitre.

"Le professeur Chapman surnageait à l'aide du grand mat qui, pendant que la chaloupe tournait sur elle-même, avait été séparé d'elle. On l'eût dit appelé à son aide, mais le secourir était impossible. Benjamin le vit à trente verges de distance, peu avant la disparition de M. Very; mais il paraissait déjà inanimé.

"La chaloupe fut entraînée vers le rivage jusques vis-à-vis la pointe de l'île, où elle toucha le fond. Benjamin alors s'étant déshabillé, nagea vers la terre et y arriva presque rendu d'épuisement. On a retrouvé ce matin la chaloupe la coque au vent et un peu endommagée.

"Benjamin ajoute que MM. Very, Phalon et Grant avaient éprouvé fortement le mal de mer. Grant se trouvait paralysé pour la même cause, et c'est là ce qui explique sa prompte submersion.

"Il n'est pas étonnant que dans la confusion d'une pareille lutte, aucune parole ne leur soit échappée pour ce qui se passait en eux. Tous leurs efforts se concentraient vers les moyens de se soustraire à la mort.

"On se livre à des recherches minutieuses pour retrouver les cadavres. Nous aurons, je l'espère, la triste satisfaction de leur rendre un dernier et douloureux tribut d'affection et de respect."

J. M. CRAMP. Woodcock, 8 Juin 1852.

Détails sur l'Excursion de l'Évêque de St. Hyacinthe à Québec.

[Les détails que l'on va lire sur ce voyage de plaisir sont empruntés à une correspondance anglaise.]

Les élèves du collège de St. Hyacinthe, accompagnés des professeurs et des directeurs de l'institution, entreprirent, le 7 du courant, une excursion par la voie du fleuve, dont le but était une visite au Séminaire de Québec. Par suite des arrangements faits au préalable avec la compagnie du chemin de fer du St. Laurent et de l'Atlantique, un train spécial était en disponibilité dès 3 heures du matin pour Longueuil, où étant parvenus, les excursionnistes prirent le vapeur Ste. Hélène qui démarra du quai un peu après quatre heures et demie pour opérer le départ.

Le temps était beau, le ciel serein, et tout concourait à l'agrément de cette course vélocé et accidentée sur le St. Laurent, entre deux rives ornées d'habitations pittoresques et décorées de la verdure du printemps.

A dix heures et demie, on arriva à Trois-Rivières, et le débarquement effectué, les voyageurs se rendirent processionnellement à l'église paroissiale, où ils assistèrent à la célébration d'une grande messe. La partie musicale de l'office religieux fut exécutée par les élèves et produisit beaucoup d'effet en unisson aux prières et aux chants des fidèles. La population de la ville, qui n'avait point été prévenue de cette visite, s'empressa d'accourir à la porte de l'église, et, en peu de temps, la place fut encombrée de spectateurs. La belle tenue des élèves et l'ordre parfait qui caractérisait leur marche, furent admirés de tout le monde. La bande, au complet, comptait dans ses rangs cent quarante-neuf individus lorsqu'elle défila dans les rues principales aux sons d'une agréable musique. Les amateurs de la ville des Trois-Rivières s'empressèrent de mettre à contribution leur orchestre, et s'exercèrent avec honneur en faisant assaut de courtoisie avec les jeunes visiteurs dont l'arrivée venait de les surprendre. Avant de se rembarquer, les élèves se formèrent en quatre devant le presbytère, musique au centre, et jouèrent différents morceaux à l'intention du révérend M. Cook, vicaire-général et curé du lieu.

Après avoir rejoint le vapeur, ils repartirent comblés des souhaits bienveillants et des hurrahs multipliés du peuple de la ville. Ils atteignirent enfin la capitale, le soir à cinq heures. Le quai Napoléon, où ils accostèrent, était couvert de spectateurs, curieux de voir une communauté tout entière qui venait de parcourir une distance de deux cents dix milles, pour s'acquitter d'un devoir de courtoisie envers les confrères du Séminaire de Québec. Dès que le St. Hélène eût fixé ses amarres, une députation composée d'un grand nombre des professeurs, des ecclésiastiques et des élèves de cette maison vénérable, se présenta à bord et souhaita cordialement la bienvenue aux arrivants. Cet échange de salutations terminé, la troupe entière quitta le vapeur, la députation se mettant à sa tête en s'acheminant par le grand escalier qui mène à la Haute-Ville. Toute la voie, depuis le quai jusqu'au séminaire, était bordée de citoyens de toute classe qui regardaient avec satisfaction la nombreuse bande joyeusement défilant devant eux.

L'entrée du nombreux cortège dans la vaste cour du Séminaire eut quelque chose d'imposant: la porte extérieure en avait été superbement pavée, et la façade des trois grandes ailes de l'édifice à l'intérieur de la cour était littéralement masquée par des banderoles et des devises de toute espèce. Les écoliers du collège de Québec se rangèrent en un immense demi-cercle commençant à l'entrée du portique au centre du corps principal de la maison. Sur les marches en dehors du portique, Sa Grâce, l'Archevêque de Québec, paraissait, s'avancant, comme elle-même l'avait dit, le plus vif désir d'assister à cette intéressante réunion. Attréps du vénérable Archevêque se tenaient le rév. M. A. Parent, et les autres membres du Séminaire, le rév. M. C. Cazeau, Vicaire-Général, et d'autres messieurs attachés à l'administration du diocèse.

La Pentre de la spacieuse enceinte était réunie le cercle musical du collège qui, aussitôt

veux lui parler; peut-être parviendrai-je à le décider. Allez, messieurs, allez!

Et, s'approchant de Marini, il lui dit: à voix basse:

— Marini, ne t'éloigne pas; j'aurai besoin de toi.

— Je comprends, dit Marini, et je serai là.

Déjà vous les membres du tribunal étaient sortis; Marini ferma la porte le dernier, en murmurant entre ses dents:

— Il y a un secret entre lui et Dominique; je l'achèrerai de le savoir.

Dominique et Faustin étaient seuls en face l'un de l'autre. Le masque que ce dernier avait sur le visage empêchait le soldat de voir la pâleur de ses traits bouleversés.

Il y eut entre eux deux un long moment de silence.

Faustin attendait, car il sentait que s'il prononçait une seule parole, le tremblement de sa voix le trahirait.

Dominique s'approcha de lui, le front haut, le visage pâle, mais noble.

— N'est-ce pas, dit-il, vous pensiez que ce secret serait éternellement enfoui sous des cadavres et des débris fumants, et que vous pourriez relever la tête, sans qu'une voix vint jamais vous dire ce que je vous ai dit: espion!... espion!

— Je ne vous comprends pas, dit Faustin avec un calme affecté.

— Vous ne comprenez pas!... nous allons voir!... Oh! cela date de loin; il y a quinze ans, en 1832, La Vendée avait pris les armes; c'était un triste temps, et ce sont de cruels

souvenirs... bien du sang s'est versé alors... votre voix a réveillé en moi toute cette époque funèbre. Que de nobles soldats sont morts obscurément dans cette guerre de partis! vous vous le rappellerez bien, n'est-ce pas? la mémoire d'un homme ne s'efface pas si vite; vous vous rappellerez le massacre du château de la Roberie, la mort de Cathelineau tué à bout portant, celle du malheureux Brascher; comment n'ai-je pas reconnu votre voix au premier mot que vous avez prononcé? Il me semble que tout cela s'est passé hier; ah! je n'étais pas alors ce vieillard que la misère et la maladie ont usé. Vous rappelez-vous le combat du Riaille? celui des Chênes? Oh! non!... non... vous n'y étiez pas, mais en revanche, vous n'avez pas oublié le Château de la Penissière? Allons la mémoire vous revient, n'est-ce pas?...

Faustin, immobile sous son masque, avait écouté ces paroles, dont chacune pénétrait à son cœur comme l'épée qui fait une lance acérée. Il ne pouvait plus douter; ce n'était pas un vague souvenir qui revenait à Dominique; c'était la vérité qui se retraçait à ses yeux.

Toutefois Faustin comprit que la négative était la seule chose possible. Aussi cherchant à donner à sa voix une expression calme, il répondit:

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire; je ne suis jamais allé en Vendée.

— Vous n'êtes jamais allé en Vendée... s'écria Dominique. Oh! menteur! et lâche!... à bas ce masque!... montrez moi votre visage et répétez ce que vous venez de dire.

Et Dominique s'élançant sur Faustin lui arracha son masque.

Faustin recula d'un pas.

— Misérable! s'écria-t-il en cherchant convulsivement sous sa robe une arme cachée.

— Tu n'as pas même le cœur qu'il faut pour faire un assassin!... reprit Dominique avec cet ascendant impérieux, cette puissance irrésistible que l'homme fort de sa conscience et de la vérité prend toujours sur un être avili.

D'ailleurs, de Lentrôis avait dit vrai à La-Verrière; Faustin était aussi lâche qu'ambitieux.

Et puis, cette apparition soudaine, inattendue qui lui semblait un fantôme sorti de la tombe, avait tué en lui toute force et toute énergie.

— Tu n'as pas été en Vendée!... s'écria Dominique d'une voix frémissante, écoute donc!... C'était le 5 juin, on s'était battu la veille avec acharnement; quarante Vendéens, tous nobles, tous intrépides, tous résolus, avaient fait du château de la Penissière une véritable forteresse, et avaient résolu d'y mourir jusqu'au dernier, plutôt que de se rendre. A la bonne heure! c'étaient de braves gens qui portaient vigoureusement le sabre et le mousquet. Moi, je sais tout cela, car, retiré du service depuis longtemps, j'habitais le village voisin où je m'étais marié, et ça me faisait plaisir de les voir si fiers, si audacieux, si noirs de poudre, ça me rappelait mon bon temps, ça me rappelait nos rudes batailles, lorsque, tous convertis de poussière, de pou-

dre et de sang, nous traversions un village le sac sur le dos, la bayonnette en avant...

— C'était un soir, reprit-il avec un accent de mépris dédaigneux, on parlait d'attaques nocturnes par des pantalons rouges, comme ils disaient alors; tout-à-coup voilà que dans la maisonnette que j'habitais et dans la chambre où j'étais, près de ma petite Madeleine au berceau, entre un Vendéen; il était tout essoufflé et tout pâle: "Venez! me dit-il, venez!... Je le suivis sans dire un mot, car son visage était si bouleversé, que je craignais quelque affreux malheur. Il me fit entrer dans une salle basse où tous étaient réunis; ils avaient là leurs armes chargées et étaient assis tout autour de la pièce. Quand j'entraî il se fit un grand silence, et je vis, seul debout au milieu d'eux, un homme dont le visage était si pâle, qu'on eût dit un mort.

Faustin, les dents serrées, le visage livide, écoutait ce récit; Dominique le tenait halotant sous chacune de ses paroles.

— Il était là, continua-t-il, immobile comme vous voilà, blême comme vous voilà, et ses membres tremblaient à tel point, qu'on le devinait à ses vêtements; un de ceux qui étaient présents, le plus âgé, se leva: lui était pâle aussi, mais ce n'était pas de la même pâleur: "Vous êtes un ancien soldat? me dit-il.

— Oui, répondis-je.

— Eh bien! jugez cet homme..."

Dominique, en parlant, tendait un bras vers Faustin.

— Ce qui a fait le voicy: Il est entré dans ce château comme un des nôtres; échappé

comme par miracle, nous a-t-il dit, à un des derniers combats, il venait nous demander de recourir avec nous comme avec des frères.

— Oh! n'est-ce pas, dit Dominique en s'approchant si près de Faustin, que ses vêtements froient sa robe noire; n'est-ce pas que la mémoire vous revient, à présent, et que cet homme, le plus lâche qui se soit rencontré, tremblait bien, pendant que le Vendéen me parlait ainsi... n'est-ce pas? n'est-ce pas?

Et Dominique secoua le bras de Faustin, dont le regard immobile ne perdit rien de sa fixité. Si celui-ci n'eût été debout, Dominique aurait pu croire soulever le bras d'un corps mort, tant la main qu'il tomba était glacieuse.

Il le regarda un instant.

— Cet homme, continua-t-il de la même voix, nous a dit que sa maison avait été brûlée, et nous avons ouvert nos bras, nous l'avons assis à notre table, cet homme a menti! il n'est pas un soldat, il n'est pas un gentilhomme, il n'est pas un Vendéen, il est un espion de nos ennemis!

Les dents de Faustin claquaient l'une contre l'autre, et son regard, jusqu'à l'immobilité, prit une expression impossible à rendre.

A continuer.

L'égoïste qui trompe les autres et se les immole sera payé de la même monnaie.

Toute la terre est convertie des monuments de la vengeance céleste; personne ne veut y lire sa leçon.